

Jean-Baptiste André Godin à Marie Howland, 18 avril 1878

Auteur·e : **Godin, Jean-Baptiste André (1817-1888)**

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

8 Fichier(s)

Informations sur le document source

CoteFG 15 (19)

Collation8 p. (192r, 193r, 194v, 195v, 196r, 197r, 198v, 199r)

Nature du documentCopie à la presse d'un manuscrit

Lieu de conservationBibliothèque centrale du Conservatoire national des arts et métiers, Paris

Citer cette page

Godin, Jean-Baptiste André (1817-1888), Jean-Baptiste André Godin à Marie Howland, 18 avril 1878, Équipe du projet FamiliLettres (Familistère de Guise - CNAM) & Projet EMAN (UMR Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle) consulté le 14/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Famililettres/items/show/49599>

Copier

Informations sur l'édition numérique

ÉditeurÉquipe du projet FamiliLettres (Familistère de Guise - CNAM) & Projet EMAN (UMR Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle)

Présentation

Auteur·e [Godin, Jean-Baptiste André \(1817-1888\)](#)

Date de rédaction [18 avril 1878](#)

Lieu de rédaction Guise (Aisne) - Familistère

Destinataire [Howland, Marie \(1836-1921\)](#)

Lieu de destination Hammonton (New Jersey, États-Unis)

Description

Résumé Godin tempère les éloges enthousiastes de Marie Howland à l'égard de sa personne. Sur les difficultés du perfectionnement de l'humanité. Sur le livre de Marie Howland et l'appréciation du Familistère par les fouriéristes : « Ne pouvant lire votre livre, peut-être ai-je été conduit par certains passages traduits isolément à subir l'effet de certaines impressions nées de la façon dont le Familistère est apprécié par les disciples de Fourier qui ont persisté à croire le maître infaillible et à considérer sa théorie comme étant la science sociale. Quoiqu'ils revendentiquent le Familistère comme une suite des travaux du maître et de son école, ce que je ne veux en aucune façon contester, il n'est pas moins vrai qu'au demeurant, on me considère un peu comme un hérétique pour ne pas avoir admis la théorie des passions et n'avoir pas réalisé le travail attrayant par groupes et séries. » Godin explique que le dévouement et le sacrifice, et non l'attrait et le bonheur individuel, sont les principes de son action. Il fait la critique de la théorie fouriériste. Sur la vie d'outre-tombe : Godin affirme qu'il a dépassé Fourier dans la connaissance des rapports entre l'existence matérielle et la vie d'outre-tombe. Sur les résistances au Familistère et à l'Association : il annonce à Marie Howland que Marie Moret va lui envoyer la copie d'une transcription de sa dernière conférence, et qu'elle pourra ainsi comprendre qu'il peut être sujet à la mélancolie et au découragement. Sur la maladie d'Edward Howland : Godin recommande à Marie Howland d'imposer les mains sur son époux pour hâter sa guérison.

Notes

- Lieu de destination : Casa Tonti à Hammonton (New Jersey, États-Unis) d'après l'index du registre de correspondance.
- La conférence à laquelle Godin fait référence à la fin de sa lettre est probablement la conférence donnée par lui le 5 avril 1878, dont la transcription est conservée au Cnam (FG 40), dans laquelle il déplore que le personnel du Familistère et de l'usine de Guise restent incrédules à l'égard du projet d'association du capital et du travail.
- La lettre de Godin a été partiellement traduite en anglais et publiée dans le journal *The Credit foncier of Sinaloa* édité par Marie Howland à Topolobampo (Mexique) : une traduction française de la lettre publiée en anglais, due à Charles-Mathieu Limousin, est conservée au Cnam (FG 44 (2) H) ; la lettre est alors datée par erreur du 18 avril 1884.

Support Le chiffre du jour de la date est manuscrit à la mine de plomb.

Mots-clés

[Familistère](#), [Fourierisme](#), [Médecines parallèles](#), [Santé](#), [Spiritualité](#)

Personnes citées

- [Fourier, Charles \(1772-1837\)](#)
- [Howland, Edward \(1832-1890\)](#)
- [Moret, Marie \(1840-1908\)](#)
- [Société du Familistère de Guise - Association coopérative du capital et du travail](#)

Grise le 18 aout 1848

18 aout 1848

Madame et Mme Rose Lard

Doyez veux de mon affectueuse
amie, il me fait plaisir de vous écrire
à la fin de que vous avez abondan-
tage à des entretiens entre amis
ou intérêts de nos appre-
ciations sur une personne, tout
vous avez beaucoup d'âge et j'en la-
fais dire de vous dans le temps.
Comment passez-vous au plaisir
de la table? ne faites pas mal
de manger de soupe, pour
que je puisse trouver bien plaisir
à la table de Madame Rose
qui passe de temps en temps à
la table.

Madame Relat, de Grise, l'entendait. Il y
avait deux personnes dans la maison
dans un étage d'habitation et que l'une
conçue à la longue échelle n'est
pas partie. Personne n'a rien à dire
dans ce qui concerne la famille de Grise
qui est maintenant dans le village de
Grise et dans deux personnes qui
ont été dans l'âge de Grise et dans un

vous en prenezsez tous les Parisiens
et vous admirez les beautes morales du
bonheur commun sans tous des
aspects, sans vous appercevoir que
les liens qui attachent le reste de l'humanité
à la matiere ne lui permettent
pas de nous suivre, chacun au
contraire ne peut comprendre de
la vie que la laideur sociale de
chacun pourra esser.

Sous ces exemples que devant vous,
je n'aurai pas suffisant de discours de bien et
de le montrer aux autres pour le
faire croire, il n'en est pas moins
que cette confiance dans le bon volonté des
humains a donné lieu à bien des
illusions et à bien des déceptions. La
vrai est que la matière humaine
est lente au perfectionnement, qu'elle
n'avance que lentement et pas à pas
à travers les siècles, c'est un peu de
peine à la transformation possible
en une autre époque.

La lettre si pleine d'affection que
vous donnez de l'âme que j'ai inspirée
un véritable sujet d'amour que j'aurai
dû faire être pour que j'y sois dans
les années de votre esprit, cela m'a
conduis à refaire vos précédentes lettres
et celles de M. Morat, fait nouveau
que je crois vous prêter de mestre.

un compte des occupations qui
se déroulent de l'heure que j'ai été abbie
de gendarmerie certaines choses dont le
général a été tenu au courant par
vous nous.

en pourtant lire votre lettre pour être aussi
bien que possible pour certains passages traduits
évidemment à telles effets en certaines impri-
mées avec la façon dont l'Américaine
est appliquée par le capitaine de Bouffard
qui est également à croire le caractère infatigable
et à considérer sa théorie comme étant la
vraie sociale.

quand il fut résultant de l'Américaine
que nous devions faire dans la matinée
et le soir deux, et jusqu'à ce qu'il eut
rencontré l'assemblée, il n'eut pas moins
d'une heure terminant, on ne considère
comme peu communes une réunion générale
peut-être divisée en plusieurs sessions
et de venir plus tard le lendemain matin pour
par groupes et séries, pour en établir
les détails suivant qu'une situation
d'urgence le rende nécessaire.

je suis bien obligé de vous le raconter
en signant comme il faut le général
éclaireur de la Thérèse, donc tout à peu
près comme si je m'étais mis à écrire
à la stèle, c'est faire faire faire tellement
et la bonté de l'individus la bonté de
leur confection, je leur ai donné le
département et la dateline pour faire ce qu'

et cest à mes yeux la seule voie
qui puisse conduire l'humanité au
salut. Voilà ceint peut-être que votre
jugement sur le principe fondamental
de ma doctrine fut le même que celui
des favorisistes.

je n'étais autrefois un zélé partisan de
l'christie de Paixieu et je suis en France
celui qui a donné à cette société les
plus importants succès. J'ai par cela
montré que j'apprécier que la théorie
de Paixieu était plus faible de partisans
à pied du bonheur individuel que
aucun autre. que au sentiment du renoncement
à la cause de l'humanité, c'est à dire à
l'amour du progrès général et du bien
pour tous.

Si je vous avais à reconnaître que le
Paixieu était appartenir au monde des
vies salutaires sur l'association, D'un
autre côté, il avait pu commettre de graves
 erreurs.

La doctrine par laquelle il prétend établir
que tout homme quelqu'il soit dans caractère
est un être harmonieux, doit pour servir
comme élément d'accord dans la phalange
sociale, faire l'opéra à une force immen-
sante une idée préoccupante sur la nature de
l'homme. C'est une fondamentale de
la doctrine reposant sur l'idée qu'il a conçu
que l'homme est ce que Dieu le fait,
une pieuse conviction que l'homme est
un être parfaitif que le charge de

Travailler à ses propres préférances et
qu'il soit - qu'il se fait lui-même.
Fourier ne s'est pas moins trompé
dans sa théorie des deux passions ;
c'est un concept très fruste et incomplète
de ces fautes déterminantes de la volonté
humaine ; perdre la conception
du travail abstrait reposant sur des
données factuelles, aussi n'a-t-on que
de mauvaise manière application et généralisation
des groupes et des lois dont il est
questionne.

Si je vous dis ces choses c'est afin
que le qui me répond de Fourier ait
compris l'entendre. Je me battrais
en sa théorie que celle d'Addison et
parce qu'elle concorde avec l'enseignement de
l'ordre que toute créature humaine tient
de la vie, et quelle ouvre les moyens de
pratiquer les despots que nous devons
observer les uns à l'égard des autres.

D'un autre côté, si on a été assez
d'aller plus loin qu'en Fourier on a
fait dans la connaissance des rapports
qui existent entre notre volonté
matérielle et la vie l'autre tombe ;
j'ai pu certainement que la vie l'est
aussi qu'une partie d'étape dans l'évolution
de la vie. J'ai appris que le bon que
l'individu a au jardin perdant l'énergie
de la vie matérielle est ce qu'il doit
à son évolution dans ses existences
ultérieures.

C'est dans cet autre monde que
nous pourrons pour examiner
le fruit des efforts que nous faisons
ici bas dans une même pensée de
dévouement à l'humanité ; là-haut,
les ténèbres disparaîtront et les affinités
unissant les esprits nous nous rappro-
cherons dans des sociétés faites pour
nos œuvres.

ici bas, au contraire, nos vœux dan-
s'un autre monde ; rien n'y est fait.
pour donner satisfaction aux aspira-
tions des œuvres avides de bien.
Mon frère, que dites-vous, ~~que~~ a été
une cause de melanconie pour vous
pe le comprendre, mais attendez la
nature humaine plus qu'elle n'en
est capable de comprendre, maintenant
et cela est bien naturel. essayez melle-
mement à me placer un instant et
représenterz-moi que c'est de mes plus
proches, de ceux pour lesquels je vis
en quel dévouement et désespoir je
devrais attirer l'appui le plus précieux
que j'ai. Ne maîtrisez pas les plus grandes
difficultés, les oppositions les plus répu-
tées, croyez que j'ai épuisé tout
ce que j'ai vu du succès de l'Amistad
et qui au péril de leur sécurité
organiser l'association, ou oppositions et
renoncement.

je me trouve peu moribond et quiconque
d'assez de la part de ceux qui sont
les plus intéressés aux succès. De ceux qui
peuttant profiter depuis de longtemps
déjà des institutions de préparation des
progrès et progresseront qui vont être fondés
au Maréchal.

je trouve des résistances particulièrement
parmi les employés, chacun voudrait
bien faire des avantages de l'association,
mais pour lui tout seul rien pour
les autres. La dignité de l'employé
croit atteinte par son association à
l'autre.

Pour vous donner une idée de cela,
j'engage maie amie Marie Agrest une
bonne amie qui est le rôle à nous
envoyer copie de ma dernière conférence
elle va donner la peine de les retourner au
de procurer les publications sur l'assurance
on le trouvera bon pour vous.

vous direz par cette confidence que
je m' suis pas plus satisfait que vous, et
que j'ai bien aussi parfait des motifs à la
mentionnée cause ce pas fait au développement
encore.

mais quoi qu'il arrive je crois que
que nous, sans considération de travaille
au progrès de la vie de l'humanité que
nous dans le progrès de la vie universelle.

jouvais bien d'autres choses à vous dire encore, mais je vois que mon autographe est déjà bien long; a quoi je ne dis pas surtout du sujet de votre bras et bon livre, M^{me} Marie Mort vous le dira.

un mot pour M^r Moysland, je crois bien vivement que sa guérison doit parfaitement arriver de cette lettre, pourquoi une telle promptitude dans le mal lui à une si faible cause? il me semble que vous ne savez pas que pour M^r Moysland surtout vous deviez avoir le don de l'imposition des mains. Je vois que si, pensant sa bêtise avec bien trois fois plus pour pourtant quinze à vingt minutes, vous aînez touché la main de la strophe avec la volonté d'autant de sa guérison, le mal aurait promptement disparu. avis pour Carron.

serrez bien affectueusement les deux mains de M^r Moysland pour moi, et si vous trouvez trace du mal, faites usage de votre influenza sur lui comme je vous de mes indications.

avec amitié à tous deux
Votre bien dévoué

Godinoff